

gagés à la suite de l'initiateur. J'essayerai de dire ses traits essentiels, l'originalité de cette tentative, les points où Sainte-Beuve a réussi, ceux où il a échoué, et quels noms me semblent devoir se rattacher au sien dans la lignée des artistes issus de l'école de 1830.

I

A lire les trois recueils dont j'ai cité les titres une évidence s'impose : entre *Joseph Delorme* et *les Pensées d'août*, c'est-à-dire de 1829 à 1837, un extraordinaire dessèchement de sensibilité s'est produit chez le poète. La cadence des vers qui n'avait jamais été bien sonore s'est brisée, l'image, qui n'avait jamais été très éclatante, a presque entièrement disparu, le souffle s'est comme anémié. La prose se reconnaît partout sous le rythme sans élan, — une prose minutieuse et analytique, exacte et nuancée. Le critique des *Portraits* est déjà né. Celui des *Lundis* va naître. Qu'il était loin encore dans ces pièces de début, *la Causerie au bal*, *le Soir de ma jeunesse*, *le Calme*, *le Rendez-vous*, *Ma muse*, *la Veillée*, *Rose*, *A Alfred de Musset!* J'allais oublier ce pastel sans nom, qui porte pour épigraphe les mots de la *Vita nuova* : *Tacendo il nome di questa gentilissima* et qui commence :

Toujours je la connus pensive et sérieuse.

III

SAINTE-BEUVE POÈTE (1)

Les vers de Sainte-Beuve n'ont pas obtenu, de son vivant, un très grand succès. Il ne semble pas que les générations nouvelles aient réparé sur ce point, comme il arrive, l'injustice de leurs aînées. Car ce fut une injustice et contre laquelle l'écrivain n'a jamais cessé de protester. « Je n'ai pas quitté la poésie, » disait-il, « sans y avoir laissé tout mon aiguillon. » Cet orgueil était légitime, et à défaut du large public, les connaisseurs l'avaient dès longtemps reconnu. Je voudrais, dans ce livre consacré à cette glorieuse mémoire, montrer qu'en effet la place occupée par le poète de *Joseph Delorme*, des *Consolations* et des *Pensées d'août* dans le mouvement lyrique du dix-neuvième siècle est très importante et par l'œuvre elle-même et par la voie ouverte où d'autres talents se sont en-

(1) Pour le *Livre d'or* de Sainte-Beuve, publié par le *Journal des Débats* en 1905.

Quel coloris vigoureux dans tel ou tel de ces poèmes ! Ainsi lorsque Joseph compare sa destinée à un navire que le vent et les lames refusent d'emporter :

... Debout, croisant les bras, le pilote à la proue
Contemple cette eau verte où pas un flot ne joue
Et que rasant parfois de leur vol lourd et lent
Le cormoran plaintif et le gris goéland.

Et le tableau s'achève sur cette touche digne de Turner :

La quille où s'épaissit une verdâtre écume
Et la pointe du mât qui se perd dans la brume.

Quelle ardeur souffrante dans ce morceau où il se décrit, veillant au chevet d'un mort, sur la requête des parents :

Seul, je m'y suis assis à neuf heures du soir.
A la tête du lit, une croix en bois noir,
Avec un christ en os, pose entre deux chandeliers
Sur une chaise. Auprès, le buis cher aux fidèles
Trempe dans une assiette, et je vois sous les draps
Le mort en long, pieds joints et croisant les deux bras !

C'est le même instant où un fils vient de naître à son plus cher ami :

..... Le Ciel vous l'a donné
Beau, frais, souriant d'aise à cette vie amère.

Ce n'est plus Turner qu'évoque le violent contraste entre la chair rose de l'heureux enfant et la lugubre silhouette du mort. C'est quelque peintre espagnol d'un dur et âpre réalisme, un Zurbaran, un Valdès Leal. Et tout de suite quelle grâce

Virgilienne dans ce symbole de l'homme qui ne veut pas vieillir !

Les bras toujours croisés, debout, penchant la tête,
Convive sans parole on assiste à la fête.
On est comme un pasteur frappé d'enchantement,
Immobile à jamais près d'un fleuve écumant,
Qui, jour et nuit, le front incliné sur la rive,
Tirant un même son de sa flûte plaintive,
Semble un roseau de plus au milieu des roseaux
Et qui passe sa vie à voir passer les eaux...

Les *Consolations* seraient toutes à citer, depuis le poème qui les ouvre, cette lettre à Mme Victor Hugo, où il la montre

Plus fraîche que la vigne au bord d'un antre frais,
Douce comme un parfum et comme une harmonie,
Fleur qui devait fleurir sous les pas du génie...

jusqu'à cette éloquente élégie d'art, si l'on peut dire, dédiée au peintre Boulanger, dans laquelle il se décrit, lui et son ami, errant à travers les vieilles sculptures de Dijon :

..... Entrait-on par une étroite allée,
Alors apparaissait la beauté ciselée,
Une façade au fond, travaillée en bijou,
Merveille à faire mettre en terre le genou,
Fleur de la Renaissance !...

Et le décor se précise. Ce sont, sur une muraille jaunie,

..... Quatre enfants
Deux à deux, face à face, ailés et triomphants,
Un écusson en main et, plus bas, des mêlées
De cavaliers sortant des pierres ciselées.

et, brusque antithèse, on aperçoit, brossée avec un relief magistral, une toile d'artiste hollandais :

... Cette cour peu hantée,
 Cette vieille maison pauvrement habitée,
 Une vieille à travers la vitre sans rideau,
 Une autre au puits venue et puisant un seau d'eau.

On multiplierait les preuves que le poète mort jeune, dont Musset parlait à Sainte-Beuve dans un billet célèbre, a été chez celui-ci, non seulement un poète très vivant, mais, osons le proclamer, un grand poète. Qu'il ne dût être que le poète d'une saison, la beauté même, si particulière et si morbide au fond, de ces premiers vers, l'annonçait dès lors avec évidence, et l'avenir n'a pas démenti le pronostic.

II

Quand on cherche à définir la personnalité qui se manifeste dans *Joseph Delorme* et dans les *Consolations*, on rencontre en effet des éléments si contradictoires qu'ils ne pouvaient pas coexister longtemps. Le jeune homme de vingt-cinq ans qui griffonne ces vers au sortir d'un bal, après une rencontre avec une fille sous les arbres du Luxembourg, au retour d'une promenade sur la berge solitaire de la Seine :

Et tout cela revient en mon âme mobile,
 Ce jour que je passais, le long du quai, dans l'île,

ce jeune homme inquiet et timide, incertain jusqu'à la fièvre dans ses hésitations et avide jusqu'à la brutalité dans son désir, est d'abord un sensuel et que la hantise de la volupté dévore. Les premières expériences du plaisir ont laissé des traces partout dans ces poèmes. Lisez le fragment qui commence :

Séduite à mes serments, si la vierge innocente...

et cet autre :

Les flambeaux pâlessaient, le bal allait finir,

avec cette brûlante évocation de la danse après minuit :

Oh ! quel délice alors ! Plus d'un pâle bouquet
 Glisse d'un sein de vierge et jonche le parquet,
 Une molle sueur embrase chaque joue...

Lisez les vers où est raconté le retour avec la légère et vénale Rose :

Et dès qu'à l'entresol sont tirés les verrous...

Lisez surtout, de-ci de-là, ces aveux jetés en passant, et qui traduisent les rancœurs des premiers égarements dans une âme voisine des fraîcheurs naïves de l'adolescence :

Pour dévorer mes jours et les tarir plus vite,
 J'ai rabaissé mon âme aux faciles plaisirs...

Et ailleurs :

J'ai mordu dans la cendre et dans la pourriture,
 Comme un enfant glouton, pour m'assoupir après...

Et plus loin :

Et nous, nous qui sortons de nos plaisirs infâmes,
Un fou rire à la bouche et la mort dans nos âmes...

Ce ne sont point là de ces fanfaronnades de vice auxquelles les artistes de 1830 se sont tant complus. L'accent du réel est partout empreint dans ces vers, que les pages de *Volupté*, consacrées aux vagabondages nocturnes d'Amaury, ont commentés depuis avec une sincérité si crue, celle du repentir. Et déjà, c'est avec la honte d'un pénitent agenouillé au confessionnal que Joseph Delorme déplore

..... Ses longs jours passés avec vitesse,
Turbulents, sans bonheur, perdus pour le devoir.

Il ajoute :

Et je pense, ô mon Dieu, qu'il sera bientôt soir!

C'est que le sensuel, chez ce Werther-carabin, — comme l'avait appelé très finement Guizot — s'accompagne d'un mystique. Les chutes dans les abîmes obscurs et troubles du plaisir alternent en lui avec des élans vers les délices du monde spirituel. La nostalgie de la vie intérieure soulève sans cesse ce passionné jeune homme devant toutes les images de pureté qui s'offrent à lui. Tantôt, c'est une destinée de femme, la plus humble, la plus dépourvue d'émotions fortes, qui suscite son désir de se ranger, lui aussi, à une règle fixe, de connaître enfin la plénitude

du cœur dans le renoncement et la méditation :

... Ainsi passent ses jours depuis le premier âge
Comme des flots sans nom sous un ciel sans orage
D'un cours lent, uniforme et pourtant solennel,
Car ils savent qu'ils vont au rivage éternel.

Tantôt, c'est la rencontre avec quelque chef-d'œuvre du génie chrétien qui exalte sa ferveur. Il traduit — et de quelle traduction égale en beauté au texte lui-même! — le sonnet célèbre de Michel-Ange : *Giunto è già 'l corso della vita mia...*

Ma barque est tout à l'heure aux bornes de la vie.
Le ciel devient plus sombre et le flot plus dormant.
Je touche aux bords où vont chercher leur jugement
Celui qui marche droit et celui qui dévie...

Il va pressant ces vers pour en extraire tout leur enseignement, tendant son être pour s'assimiler l'âme entière du grand mort dont ce fut le profond soupir, et il envie cet artiste mortifié

Qui se rend témoignage, à la porte du ciel,
Que sur chaque degré sa main mit un autel.

Il s'applique à traduire aussi Dante et ses visions les plus idéales :

Et mon cœur me disait, comme un enfant qui pleure :
Il faut que Béatrix, un jour ou l'autre, meure.

Revenant sur sa propre faiblesse, et comparant sa tiédeur à cette ardeur : Hélas! s'écrie-t-il :

Hélas! c'est que j'étais déjà ce que je suis ;
Être faible, inconstant, qui veut et qui ne puis,
Comprenant par accès la Beauté sans modèle,
Mais tiède, et la servant d'une âme peu fidèle...

Il lit Wordsworth et le décor puritain de la campagne britannique le tente d'une fervente envie :

Que de fois, près d'Oxford, dans ce vallon charmant
Où l'on voit fuir sans fin les collines boisées,
Des bruyères couper des plaines arrosées,
La rivière qui passe et le vivier dormant,

Pauvre étranger d'hier venu pour un moment,
J'ai reconnu parmi les maisons ardoisées,
Le riant presbytère et ses vastes croisées.
Et j'ai dit en mon cœur : Vivre là seulement!...

Il lui semble que s'il pouvait se retirer, s'emprisonner dans un cercle d'habitudes précises, isoler son âme dans un cadre de choses toutes recueillies, tout intimes, il retrouverait en lui l'âme délicate et tendre du poète lakiste, et dans ce Paris, où il est contraint de vivre, ce sont les coins les plus abandonnés qu'il affectionne, les quartiers presque provinciaux, les paysages de banlieue :

Les dimanches d'été, le soir, vers les six heures,
Quand le peuple empressé déserte ses demeures,
Et va s'ébattre aux champs,
Ma persienne fermée, assis à ma fenêtre...

C'est la campagne du bord de Paris :

Oh! que la plaine est triste autour du boulevard!
Et je m'en vais m'asseoir là-bas où sont les ifs.

Il comprend si bien que la condition la plus propice à la culture de la vie intérieure est la cellule, qu'il écrit cet hymne à la fixité, à cette

vertu de la permanence — *permansitas* — l'attachement aux endroits et au sol :

Naître, vivre et mourir dans la même maison,
N'avoir jamais changé de toit ni d'horizon!...

Souhait impuissant du plus curieux, du plus agile des esprits, du plus incapable de s'emprisonner dans un cycle défini de mœurs et de gens! Car cet amour de la fixité, conçue comme le principe assuré de l'énergie intérieure, comme la plus sûre discipline de vie spirituelle contraste par trop avec une autre disposition du poète, plus encore que sa sensualité ne contrastait avec sa mysticité : je veux parler de l'intellectualisme déjà effréné qui le consume. Il faut lire dans les notes en prose, soi-disant extraites des cahiers du mort, qui terminent *Joseph Delorme*, le morceau numéroté XVII sur l'esprit critique : « L'esprit critique est, de sa nature, facile, insinuant, mobile et compréhensif. C'est une grande et limpide rivière qui serpente et se déroule autour des œuvres... » Le voilà déjà tout tracé, le programme de métamorphose systématique, de sympathie dispersée, d'inlassable renouvellement par l'intelligence que Sainte-Beuve devait résumer plus tard dans cette formule : « une botanique morale ». Dès 1844, à peine âgé de quarante ans, il devait dire : « Quoi que je fasse ou ne fasse pas... je ne cesse de travailler à une seule et même chose, de lire un seul et même livre, livre infini, perpétuel du monde et de la vie... Plus la bigarrure est grande et l'interruption fréquente, plus aussi

avance dans ce livre... Le profit, c'est de l'avoir lu ouvert à toutes sortes de milieux différents... » Cet éparpillement de l'imagination à travers la variété infinie des modes de penser et de sentir, une pièce de *Joseph Delorme*, intitulée *Mes livres*, en racontait les délices mais avec une pointe d'ironie. Sainte-Beuve s'y représentait au bal, dans ce salon du quai Sully, sans doute, où Nodier donnait à danser, car c'est l'auteur de *Sbogar* qui figure dans ce croquis. Nodier a découvert un volume rare. Il appelle le poète :

J'y cours, adieu, vierges au cou de cygne,
Et, tout le soir, je logne un maroquin.

Ce n'est qu'une boutade, mais pourtant significative et à laquelle les autres notes de cette fin de *Joseph Delorme* donnent une valeur de confession. Ce même jeune homme qui nous a raconté tour à tour, avec une âpre éloquence, les sursauts de sa sensualité souffrante et les élans de son idéalisme nostalgique, nous apparaît soudain comme un technicien, uniquement préoccupé de problèmes d'idées. Il a tout compris, tout analysé. La littérature du seizième siècle et la philosophie du dix-huitième, l'esthétique des contemporains de Malherbe et celle des disciples de Mme de Staël font l'objet de remarques si pénétrantes que l'on devine, sous chaque mot, d'innombrables amas de notes, des journées passées à des comparaisons minutieuses, le plus patient et le plus lucide génie d'investigation. Conciliez, si vous le pouvez, ces

tendances follement disparates d'une même âme ! Ne dites pas que les unes étaient sincères, les autres non. Les vers de *Joseph* et des *Consolations* rendent, à tomber dans notre rêverie, cet inimitable son de la vérité qui ne trompe pas plus que celui de l'or. Ne dites pas non plus que, dès cette époque, une seule de ces tendances, celle qui a prévalu depuis, était la vraie caractéristique de ce talent. Il y avait dans ces vers de jeune homme une originalité de poésie, où l'esprit critique entraît certes comme élément. C'était cependant de la poésie, et si intense, si neuve, si adaptée à certains besoins du cœur moderne, qu'elle a produit une longue lignée de descendants. Baudelaire en sort tout entier, — pour ne citer qu'un seul de ces épigones de Joseph Delorme, et le plus illustre, — ce Baudelaire qui, à seize ans, griffonnait sur son pupitre de Louis-le-Grand, pour l'envoyer à son maître du quartier Montparnasse, le poème précocement amer où se trouvent deux des plus beaux vers qu'il ait écrits dans leur commune manière :

..... Tous les êtres aimés
Sont des vases de fiel qu'on boit, les yeux fermés.

III

Pourquoi cette note si aiguë et si juste donnée dès le premier jour s'est-elle faussée et brisée plus

tard ? Comment le poète singulier mais si nouveau, si prenant de *Joseph Delorme* et des *Consolations* est-il devenu le versificateur fatigant et prosaïque des *Pensées d'août*, avec la même facture, mais grimaçante au lieu d'être gracieuse, avec la même mélodie, mais grinçante au lieu d'être enchanteresse ? Nous pouvons essayer une réponse à cette question, où se ramasse un drame intellectuel qui fut aussi celui de Baudelaire, précisément, et l'histoire du disciple peut nous servir à mieux comprendre celle du maître. Lui aussi, l'artiste complexe des *Fleurs du mal* avait reçu de la nature des facultés incapables de s'harmoniser. Il était, lui aussi, un sensuel, un mystique et un intellectuel. Néanmoins, il a trouvé le moyen — à quel prix ! — d'obtenir cette *vibration unique* de tout son être, sans laquelle il ne saurait y avoir de poésie ; elle est proprement la poésie. Cette seule définition découvre aussitôt le paradoxe sur lequel a posé l'œuvre en vers de Sainte-Beuve, comme plus tard celle de Baudelaire. Oui, pour qu'il y ait poésie, il faut qu'il y ait vibration unique, parce que toute poésie est un chant. Chez le poète primitif, ce don du chant était primitif aussi. Les vers se chantaient réellement à voix haute. La poésie populaire est la survivance, immortellement renouvelée, de cette lointaine identité entre la poésie et la musique. La dissociation a été rapide. Bien vite les vers, au lieu d'être chantés, ont été déclamés. Puis est venu un temps, il dure encore, où ils ont été lus. Mais, tous ceux

qui les aiment le savent bien, cette lecture n'est pas, comme celle de la prose courante, une froide lecture des yeux, c'est une récitation intérieure. Si étrangement subtilisé que l'élément musical puisse être dans une mélodie silencieuse, il subsiste. Dire avec exactitude en quoi il réside, dans des vers tels que ceux de M. Sully-Prudhomme, par exemple, composés sur des nuances si fugitives, si abstraites, on ne le sait pas. Cela se sent, et surtout par la comparaison entre des morceaux réussis et des morceaux manqués d'un même écrivain. Prenez *les Stances et Poèmes, les Solitudes, les Épreuves*, et, placez en regard tel ou tel fragment de *la Justice*. Dans les uns, le poète a su mettre cette musique indéfinissable qui manque aux autres. Ici, il a chanté. Là, il a parlé. Ici, toutes les cordes de son être se sont tendues en une harmonie. L'émotion profonde les a ébranlées et un unisson s'en échappe, qui a passé dans le rythme des vers, dans la mystérieuse sonorité des mots. Là, ce sortilège ne s'est pas produit. Le poète n'a pu arriver à l'état lyrique. Ses vers sont ingénieux, habiles, savants, chargés d'idées, chargés même d'émotion. Ce ne sont pas des vers.

Qu'il y ait dans cet état lyrique une part singulièrement forte d'animalisme, — au sens le plus philosophique de ce mot, — on en aurait la preuve dans ce fait d'observation courante que le don poétique diminue avec l'âge. Il demeure, sauf exception, le privilège de la jeunesse, de ce temps où la synergie de nos puissances physiques est à

son *maximum* de tension. La plupart des poètes ressemblent à ces oiseaux qui ne chantent qu'à l'époque de l'amour. Tel fut Musset, qui le savait et qui, passé trente ans, refusa d'écrire. Tel fut Byron qui le jour de sa trente-sixième année écrivait les vers : « Il est temps que ce cœur s'arrête de battre » et souhaitait de ne pas se survivre. Retenons de cette thèse outrée que l'état lyrique comporte un instinct aveugle, une ardeur involontaire et presque impersonnelle, une part d'inspiration ou d'inconscience, pour parler le langage moderne. Qui dit inconscient dit irréfléchi. Il n'y a donc pas de faculté plus contraire à l'état lyrique et, par suite, à la poésie que l'esprit d'analyse. Qui dit inconscient dit aussi spontané, et qui dit spontané dit simple. Un poète compliqué est une anomalie presque monstrueuse. C'est pourtant cette anomalie que Sainte-Beuve réalisa plusieurs années. C'est cette anomalie que, plus tard, Baudelaire pratiqua systématiquement. « J'ai cultivé mon hystérie avec terreur et délice, » dit-il dans *Mon cœur mis à nu*. Il est mort d'avoir voulu prolonger cette gageure. Sainte-Beuve a vécu, parce qu'il a renoncé à faire de la maladie sentimentale et morale la matière unique de son œuvre.

Passée en effet cette crise de la jeunesse où les heurts des impressions contradictoires sont légitimes, puisque le caractère est encore en formation, les incohérences complaisantes de la personnalité deviendront incompatibles avec la santé d'un développement régulier, avec la vigueur

d'une activité dirigée. Or, c'était de ces heurts, c'était de ces incohérences qu'était fait le frémissement intime de *Joseph Delorme* et des *Consolations*, comme plus tard ce que Victor Hugo appela le « frisson nouveau » des *Fleurs du mal*. Cet état lyrique que les poètes simples trouvent naturellement dans la spontanéité, le poète complexe et réfléchi ne peut se le procurer, sinon grâce à une exaspération de ses complexités par la réflexion, qui aille ébranler ses nerfs jusque dans leurs plus secrètes fibres et les plus douloureuses. Une âme sensuelle à la fois et mystique ne peut obtenir une mise en jeu simultanée de ces deux aspirations que dans des égarements empoisonnés de remords. Elle tendra donc, si elle veut conserver à la fois sa sensualité et son mysticisme, à multiplier tout ensemble les expériences coupables et les révoltes repentantes. Elle sera dépravée et pieuse, libertine et romanesque, et les spasmes d'une sensibilité violemment secouée d'impressions adverses lui obtiendront seuls cette exaltation. Ce sera bien une espèce de lyrisme, mais mortel à la raison. Pareillement, la concomitance de la passion dans ce même cœur et de l'intellectualisme aboutira bien, elle aussi, à d'étranges fièvres. Le journal intime de Benjamin Constant nous reste comme une monographie étonnamment minutieuse de la frénésie que peut produire la lucidité dans l'amour, la manie de se sentir sentir. Il se comprend que de cette frénésie encore, un poète puisse attendre l'exaltation lyrique. Il y a là une poésie,

en effet, mais si dangereuse que s'y abandonner c'est se condamner par avance aux pires détraquements de l'âme et bientôt du corps. Baudelaire et, de nos jours, le « pauvre Lélian » devaient nous en apporter un trop lamentable témoignage.

Sainte-Beuve, lui, appartenait à la race des Goethe et des George Sand, de ces artistes qui peuvent bien traverser la maladie, mais une invincible force intérieure les prédestine à durer. Des diverses formes d'esprit qui se battaient dans le *Joseph Delorme* de la vingt-deuxième année, la plus apte à se développer fut celle qui l'emporta. L'esprit d'analyse et de curiosité commençait, dès *les Pensées d'août*, à régner en maître absolu dans cette âme. C'est le motif pour lequel la qualité lyrique en est si radicalement absente. Le ton même de la préface, très différent de l'âpre et dure biographie de *Joseph*, de l'onction de l'envoi des *Consolations*, marque bien que l'auteur s'en rendait trop compte. Il est tout près d'avouer que ces vers ont été composés, par surcroît, « à travers toute espèce de distractions dans les choses ou dans les pensées ». Ce sont ses termes. Il est visible que le mystique est mort en lui, visible que la vie des sens a été reléguée à une place qui n'est plus la première. Cette première place appartient tout entière à l'intelligence. Ce n'est plus de la poésie chantée, ni même parlée. C'est de la poésie causée, c'est-à-dire une prose à laquelle le rythme et la rime sont tout près d'être une surcharge. Encore une étape, et le rythme et la rime seront tombés.

Le styliste dépouillé des *Lundis* sera mûr. *Joseph Delorme* et les *Consolations* n'auront été que deux moments dans cette longue et riche existence du plus compréhensif, du plus souple, du plus perspicace des grands écrivains du dix-neuvième siècle. Mais les nuances de sensibilité notées dans ces deux recueils l'ont été avec tant de justesse, l'âme qui s'y révèle est si représentative, l'art qui préside à leur composition est si nouveau, il y a, pour tout dire d'un mot, tant de talent et d'un ordre si rare dans ces vers, que je n'hésite pas à conclure ces notes en assignant à Sainte-Beuve une haute place parmi les poètes de son siècle. Son buste se dresse dans une des chapelles de cette vaste cathédrale où Lamartine, Hugo, Musset, ont leurs statues, à côté des médaillons de Baudelaire qui fut son fils spirituel, de Sully-Prudhomme qu'il devança, de François Coppée auquel il a transmis le pittoresque moderne de son réalisme faubourien. Le laurier qui le couronne ne se flétrira pas, tant qu'il y aura des jeunes gens pareils au jeune homme qu'il a été, timides de cœur, et hardis de pensée, assoiffés d'émotions et en tarissant la source par les folies de leur désordre ou les froideurs de leur réflexion, épris d'idéal et incapables de pureté, — race éternelle de ceux qui se sont appelés les Enfants du Siècle, — comme si chaque siècle n'avait pas les siens, toujours pareils, depuis deux mille ans que le premier d'entre eux, l'évêque repentant d'Hippone, a tracé leur devise dans cette phrase admirable,

par laquelle je veux finir. Elle figure en tête d'une des plus belles pièces de Sainte-Beuve : « *Nondùm amabam et amare amabam. Quærebam quid amarem, amans amare... Et requiescebam in amaritudine...* Je n'aimais pas, et j'aimais à aimer. Je cherchais ce que j'aimerais, ivre de l'amour de l'amour... Et je me roulais dans l'amertume, pour m'y reposer. »

1905.

IV

BALZAC NOUVELLISTE ⁽¹⁾

I

On trouvera réunies dans ce volume quelques-unes des meilleures nouvelles qu'ait écrites Balzac. Elles offrent ce caractère, rare dans l'histoire de la littérature, d'être égales en beauté à ses grands romans. Il est à remarquer que le talent du récit court et celui du récit long ne se rencontrent pas souvent chez un même auteur. Pour citer quelques exemples empruntés seulement à la France, l'un des meilleurs faiseurs de nouvelles que nous ayons eus, Mérimée, a été incapable de composer un roman étendu à la dimension d'un volume. George

(1) A propos d'une édition anglaise de dix nouvelles de Balzac : *l'Élixir de longue vie* — *la Messe de l'athée* — *Jésus-Christ en Flandre* — *Un Épisode sous la Terreur* — *le Réquisitionnaire* — *Une Passion dans le désert* — *le Chef-d'œuvre inconnu* — *El Verdugo* — *la Grande Bretèche* — *Facino Cane* — *Un Drame au bord de la mer*. (1905.) Le vrai mot, malheureusement désuet, serait *nouvellier*.